

# Le vent

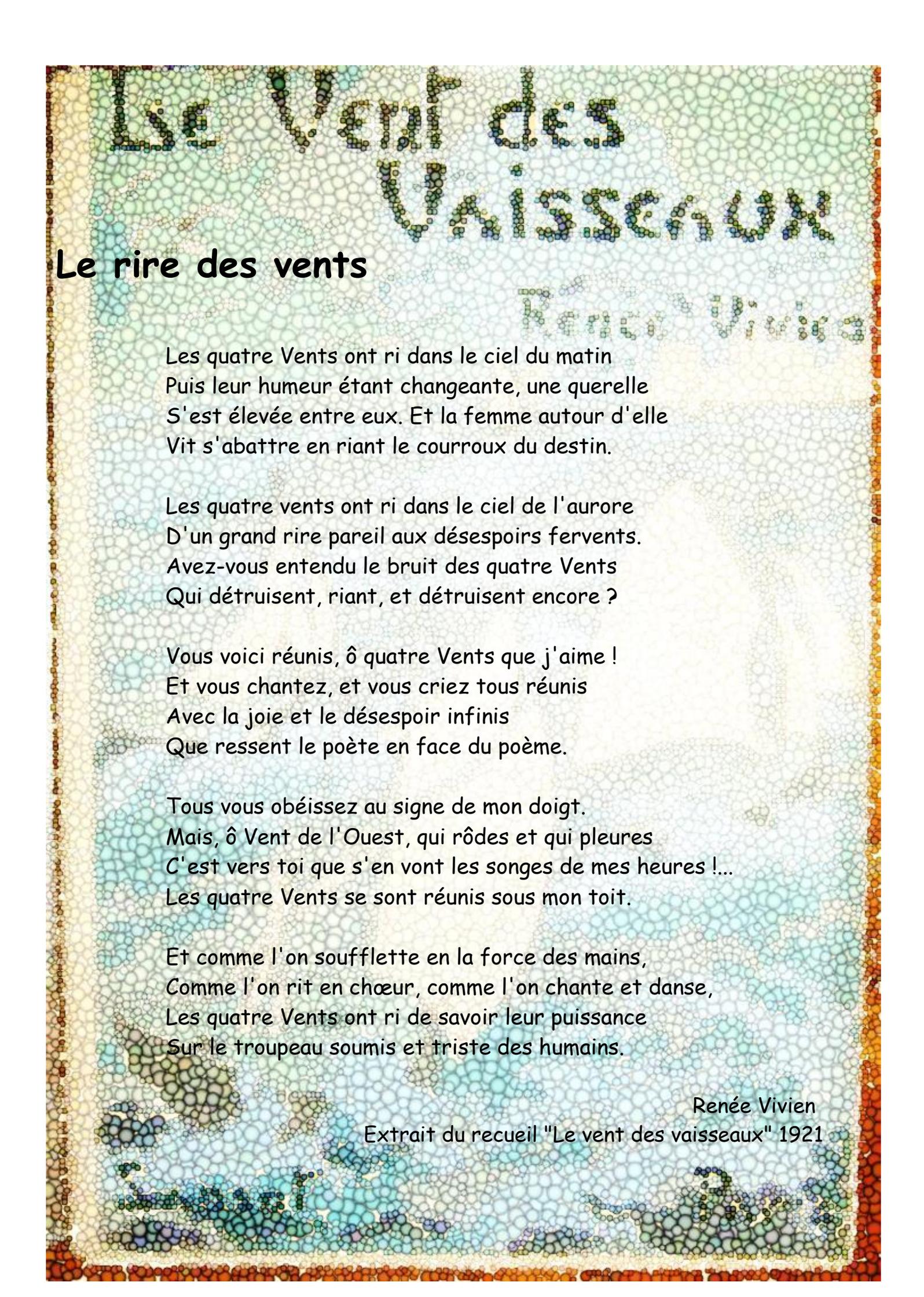
Si, par hasard  
Sur l'Pont des Arts  
Tu croises le vent, le vent fripon  
Prudenc', prends garde à ton jupon  
Si, par hasard  
Sur l'Pont des Arts  
Tu croises le vent, le vent maraud  
Prudent, prends garde à ton chapeau

Les jean-foutre et les gens probes  
Médis'nt du vent furibond  
Qui rebrouss' les bois, détrouss' les toits, retrouss' les robes  
Des jean-foutre et des gens probes  
Le vent, je vous en réponds  
S'en soucie, et c'est justic', comm' de colin-tampon

Si, par hasard  
Sur l'Pont des Arts  
Tu croises le vent, le vent fripon  
Prudenc', prends garde à ton jupon  
Si, par hasard  
Sur l'Pont des Arts  
Tu croises le vent, le vent maraud  
Prudent, prends garde à ton chapeau

Bien sûr, si l'on ne se fonde  
Que sur ce qui saute aux yeux  
Le vent semble une brut' raffolant de nuire à tout l'monde  
Mais une attention profonde  
Prouv' que c'est chez les fâcheux  
Qu'il préfèr' choisir les victimes de ses petits jeux

Si, par hasard  
Sur l'Pont des Arts  
Tu croises le vent, le vent fripon  
Prudenc', prends garde à ton jupon  
Si, par hasard  
Sur l'Pont des Arts  
Tu croises le vent, le vent maraud  
Prudent, prends garde à ton chapeau



## Le vent des vaisseaux

# Le rire des vents

Les quatre Vents ont ri dans le ciel du matin  
Puis leur humeur étant changeante, une querelle  
S'est élevée entre eux. Et la femme autour d'elle  
Vit s'abattre en riant le courroux du destin.

Les quatre vents ont ri dans le ciel de l'aurore  
D'un grand rire pareil aux désespoirs fervents.  
Avez-vous entendu le bruit des quatre Vents  
Qui détruisent, rient, et détruisent encore ?

Vous voici réunis, ô quatre Vents que j'aime !  
Et vous chantez, et vous criez tous réunis  
Avec la joie et le désespoir infinis  
Que ressent le poète en face du poème.

Tous vous obéissez au signe de mon doigt.  
Mais, ô Vent de l'Ouest, qui rôdes et qui pleures  
C'est vers toi que s'en vont les songes de mes heures !...  
Les quatre Vents se sont réunis sous mon toit.

Et comme l'on soufflette en la force des mains,  
Comme l'on rit en chœur, comme l'on chante et danse,  
Les quatre Vents ont ri de savoir leur puissance  
Sur le troupeau soumis et triste des humains.

Renée Vivien  
Extrait du recueil "Le vent des vaisseaux" 1921

# Brumes et pluies

Ô fins d'automne, hivers, printemps trempés de boue  
Endormeuses saisons ! je vous aime et vous loue  
D'envelopper ainsi mon cœur et mon cerveau  
D'un linceul vapoureux et d'un vague tombeau.

Dans cette grande plaine où l'autan froid se joue,  
Où par les longues nuits la girouette s'enroue,  
Mon âme mieux qu'au temps du tiède renouveau  
Ouvrira largement ses ailes de corbeau.

Rien n'est plus doux au cœur plein de choses funèbres,  
Et sur qui dès longtemps descendent les frimas,  
Ô blafardes saisons, reines de nos climats,

Que l'aspect permanent de vos pâles ténèbres,  
- Si ce n'est, par un soir sans lune, deux à deux,  
D'endormir la douleur sur un lit hasardeux..



# Automne.

**VENDEMIER** (Du 1<sup>er</sup> au 30<sup>er</sup> Oct. 1794.) | **BRUMAIRE** (Du 22 Oct. au 20 Nov. 1795.) | **FRIMAIRE** (Du 21 Nov. au 20 Dec. 1795.)

Lunes n. l. le 2 n. l. 2 p. q. w. pl. n. l. 2 p. q. 9. pl. 10. 2. q. 25.

primidi	1	Rose	Sur le bruyère longue infiniment, Voici le vent cornant Novembre;	p	1	Rapponce.
duodi	2	Jasmin	Sur le bruyère infiniment, Voici le vent qui se déchire et de démembrer,	p	2	Carotte.
tridi	3	Chèvrefeuille	En souffles lourds, Battants les bourgs,	p	3	Chicoree.
quartidi	4	Coronille	Voici le vent, Le vent sauvage de Novembre.	p	4	Refle.
quintidi	5	Chèvrefeuille	Au puits des fermes, Les seaux de fer et les poulies	p	5	Cochon.
sextidi	6	Balsam	Grincent;	p	6	Mâche.
septidi	7	Carotte	Aux citernes des fermes, Les seaux et les poulies	p	7	Chou-fleur.
octidi	8	Carotte	Grincent et crient.	p	8	Miel.
nonidi	9	Carotte	Le vent rafle le long de l'eau, Les feuilles mortes des bouleaux,	p	9	Geneve.
Decadi	10	Carotte	Le vent sauvages de Novembre; Le vent mord, dans les branches, Les nids d'oiseaux !	p	10	Pioche.
p	11	Pomme	Le vent râtre du fer Et peigne au loin les avalanches	p	11	Cure.
d	12	Immo	Rageusement, du vieil hiver, Rageusement, le vent,	p	12	Rais fort.
t	13	Barde	Le vent sauvage de Novembre.	p	13	Cedre.
q	14	Ricini		p	14	Savin.
q	15	Ane		p	15	Chevreuil.
s	16	Belle		p	16	Lyonc.
s	17	Citron		p	17	Cypres.
o	18	Jarra		p	18	Liège.
n	19	Furne		p	19	Sabine.
D	20	Pres		p	20	H. Oycie.
p	21	Chanvre		p	21	Crable-mer.
d	22	Fich		p	22	Bruyère.
t	23	Flav		p	23	Froseau.
q	24	Amor		p	24	Quelle.
q	25	Boel		p	25	Grillon.
s	26	Quib		p	26	Pignon.
s	27	Pim		p	27	Liège.
o	28	Tomat		p	28	Fruiffe.
n	29	Orge		p	29	Olive.
D	30	Tonneau		p	30	Pelle.

Fin de l'Année. Les Sanculothides 5 Jours Consacres

Emile Verhaeren

# V'là l'bon vent

V'là l'bon vent, v'là l'joli vent,  
V'là l'bon vent, m'amie m'appelle,  
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent,  
V'là l'bon vent, m'amie m'attend.

Derrière' chez nous y a un étang (bis)  
Trois beaux canards s'en vont baignant.  
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent...

Le fils du Roi s'en va chassant (bis)  
Avec son beau fusil d'argent.  
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent...

Visa le noir, tua le blanc (bis)  
— O fils du Roi, tu es méchant.  
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent...

D'avoir tué mon canard blanc ! (bis)  
Par-dessous l'aile il perd son sang.  
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent,

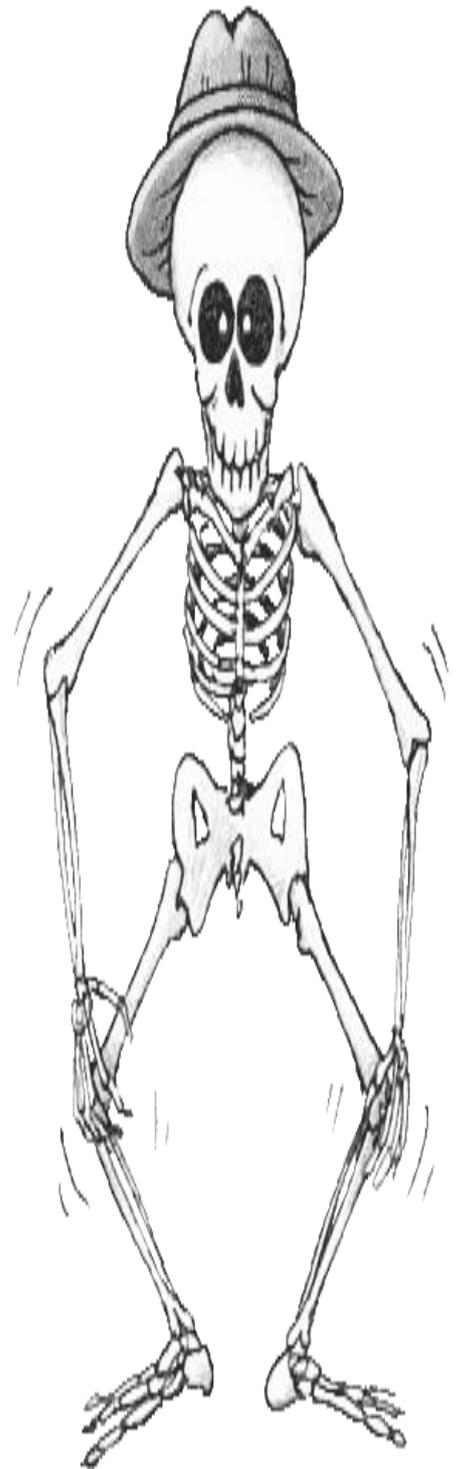
Par les yeux lui sort des diamants, (bis)  
Et par le bec l'or et l'argent.  
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent...

Toutes ses plum's s'en vont au vent (bis)  
Trois dam's s'en vont les ramassant  
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent...

C'est pour en faire un lit de camp (bis)  
Pour y coucher tous les passants  
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent...

## Quand j'aurais du vent dans mon crâne

Quand j'aurais du vent dans mon crâne  
Quand j'aurais du vert sur mes osse  
P'tet qu'on croira que je ricane  
Mais ça sera une impression fosse  
Car il me manquera  
Mon élément plastique  
Plastique tique tique  
Qu'auront bouffé les rats  
Ma paire de bidules  
Mes mollets mes rotules  
Mes cuisses et mon cule  
Sur quoi je m'asseyois  
Mes cheveux mes fistules  
Mes jolis yeux cérules  
Mes couvre-mandibules  
Dont je vous purléchois  
Mon nez considérable  
Mon cœur mon foie mon râble  
Tous ces riens admirables  
Qui m'ont fait apprécier  
Des ducs et des duchesses  
Des papes des papesses  
Des abbés des ânesses  
Et des gens du métier  
Et puis je n'aurai plus  
Ce phosphore un peu mou  
Cerveau qui me servit  
A me prévoir sans vie  
Les osse tout verts, le crâne venteux  
Ah comme j'ai mal de devenir vieux.



## Chanson d'automne



Les sanglots longs  
Des violons  
De l'automne  
Blessent mon cœur  
D'une langueur  
Monotone.

Tout suffocant  
Et blême, quand  
Sonne l'heure,  
Je me souviens  
Des jours anciens  
Et je pleure

Et je m'en vais  
Au vent mauvais  
Qui m'emporte  
Deçà, delà,  
Pareil à la  
Feuille morte.

# Que sont mes amis devenus

Que sont mes amis devenus  
Que j'avais de si près tenus  
Et tant aimés  
Ils ont été trop clairsemés  
Je crois le vent les a ôtés  
L'amour est morte  
Ce sont amis que vent me porte  
Et il ventait devant ma porte  
Les emporta

Avec le temps qu'arbre défeuille  
Quand il ne reste en branche feuille  
Qui n'aille à terre  
Avec pauvreté qui m'atterre  
Qui de partout me fait la guerre  
Au temps d'hiver  
Ne convient pas que vous raconte  
Comment je me suis mis à honte  
En quelle manière

Que sont mes amis devenus  
Que j'avais de si près tenus  
Et tant aimés  
Ils ont été trop clairsemés  
Je crois le vent les a ôtés  
L'amour est morte  
Le mal ne sait pas seul venir  
Tout ce qui m'était à venir  
M'est advenu

Pauvre sens et pauvre mémoire  
M'a Dieu donné, le roi de gloire  
Et pauvre rente  
Et droit au cul quand bise vente  
Le vent me vient, le vent m'évente  
L'amour est morte  
Ce sont amis que vent emporte  
Et il ventait devant ma porte  
Les emporta





## *Chanson des gifles du vent*

*Combien de fois, depuis mes jeunes ans, combien de fois m'aura giflé le vent !*

*Au temps de ma jeunesse, c'était gifle en caresse,  
au temps de mes vingt ans, comme gifle un serment,  
au temps de mes trente ans, comme gifle entre amants,  
quand j'eus pris l'air penché, gifle au pédant fâché,  
voyez ce dos courbé, gifle au gaga-bébé,  
au temps (par tous les temps gifle la faux du Temps)  
au temps où Mort vous gifle, soudain la Gifle-Gifle,  
la der, en ouragan, et celle que j'attends*

*-Combien de fois, depuis mes jeunes ans, combien de fois m'aura giflé le vent !*

Paul Fort (1872-1960)  
Ferveur françaises, Ballades périgourdines

A lighthouse stands on a rocky shore, with waves crashing against its base. The scene is captured in a monochromatic, slightly desaturated style, emphasizing the textures of the rocks and the foam of the waves.

*J'irai sur la grève te jeter mon baiser  
Le vent vient de la mer, mamie, ça reviendra sur toi  
Je te ferai des signes avec mon tablier.  
Le vent vient de la mer, mamie, ça reviendra sur toi.  
Je verserai mes larmes en te voyant partir,  
Le vent vient de la mer, ma mie, il te les sèchera,  
Eh bien, je penserai seulement à toi.  
Te voici raisonnable, te voici raisonnable.*

Paul Fort (1872-1960)  
Ballades françaises. 5e série, l'Adieu

## *Le vent, recette*

Prenez un toit de vieilles tuiles  
Un peu avant midi.

Placez tout à côté  
Un tilleul déjà grand  
Remué par le vent.

Mettez au-dessus d'eux  
Un ciel bleu, lavé  
Par des nuages blancs.

Laissez-les faire.  
Regardez-les.

# Vent

Vent qui rit,  
Vent qui pleure  
Dans la pluie,  
Dans les cœurs ;

Vent qui court,  
Vent qui luit  
Dans les cours,  
Dans la nuit ;

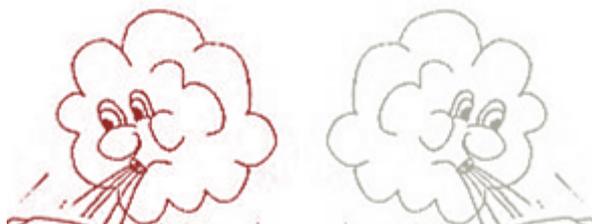


Vent qui geint,  
Vent qui hèle  
Dans les foins,  
Dans les prêles ;



Dis-moi, vent,  
Frivolant,  
À quoi sert  
Que tu erres

En sifflant  
Ce vieil air  
Depuis tant,  
Tant d'hivers ?



## Le vent

Le vent qui vente est à la porte  
Qui pleure comme une âme morte.  
Il dit: "Ouvrez, au nom de Dieu !  
Je vois chez vous lueur de feu,  
je voudrais me chauffer un peu !"

Alors, j'ai dit à la servante":  
Annick, ouvrez au vent qui vente !"  
Et le vent qui vente est entré,  
Et, devant l'âtre vénéré,  
Doux, il a soupiré.

Avec des bords de chien folâtre,  
La flamme a sursauté dans l'âtre:  
" Salut !" a dit le foyer clair  
- Car le foyer parle, en hiver-  
"Salut au pauvre vent de mer !"



Le vent assis sur l'escabelle  
a répondu de sa voix belle:  
" Langue de feu chère aux humains,  
Lèche les pieds, lèche les mains  
Du voyageur des grands chemins !"

A la claire flamme vivante  
S'est réchauffé le vent qui vente,  
S'est réchauffé le vent errant  
Qui toujours va courant, courant,  
Si maigre qu'il est transparent.

# Automne

Cette année est de chiffre impair  
Six reines en ce bocage errent  
La pluie veut que l'on en sorte  
Ce n'était que feuilles mortes  
Au bout de sceptres rouillées  
N'as-tu point pitié, vent jaloux,  
Des nus grelottant dessous  
les robes que tu découds  
après les avoir fouillées.  
Et toi papesse en ta paroisse,  
ne sois plus de ta maison neuve  
en turquoise et laide au pignon  
gênée, gênée jusqu'à l'angoisse  
quand tu pédales, couture neuve  
car le vent lui fait édredon.  
Le vent dit qu'il faut en rabattre  
des six reines il en reste quatre !  
girouettes au-dessus des cloisons  
deux martyres, deux hameçons  
là où le bœuf et l'âne sont  
girouettes ! à tous les coups l'on perd  
cette année est de chiffre impair.

MAX JACOB



P. 10 Vallauris 23.9.53.

# Automne

Matins frileux  
Le temps se vêt de brume ;  
Le vent retrousse au cou des pigeons bleus  
Les plumes.  
La poule appelle  
Le pépant fretin de ses poussins  
Sous l'aile.  
Panache au clair et glaive nu  
Les lansquenets des girouettes  
Pirouettent.  
L'air est rugueux et cru ;  
Un chat près du foyer se pelotonne ;  
Et tout à coup, du coin du bois résonne,  
Monotone et discord,  
L'appel tintamarrant des cors  
D'automne

Emile Verhaeren



# La girouette

« La girouette au bout du pignon tourne au vent ;  
Et selon que le vent la caresse ou la fouette,  
Plus ou moins vite, on voit, tourner la girouette,  
Sa pointe en tous les sens et sans cesse en avant.



Du nord au sud, de l'est à l'ouest, elle vire  
En décrivant un rond qui s'efface dans l'air ;  
Parfois, elle s'arrête, et de son doigt de fer  
Désigne longuement un objet qui l'attire.

La girouette oscille et fait un demi-tour,  
Elle hésite, on dirait qu'elle a peur de l'espace ;  
Elle se meut de droite à gauche au vent qui passe

Attentive, elle écoute et regarde alentour.

Voici que tout à coup un souffle la bouscule ;  
Elle tourne, et s'arrête encore brusquement,  
Comme prise soudain d'un grand étonnement...  
Puis, recommence son manège minuscule.

Je ne me moque point de ses tours et ses sauts,  
Ainsi qu'elle, mon cœur est une girouette ;  
Le jour furtif l'émeut, l'agite et l'inquiète,  
L'orientant toujours vers des rêves nouveaux.

Il lui montre à plein ciel les bonheurs qu'il envie,  
Mais il ne lui permet jamais de les goûter ;  
Lui dont le seul désir serait de s'arrêter,  
Il tourne, hélas ! il tournera toute la vie !... »

# LA GUITARE

J'ai laissé pendre ma guitare dans les branches.  
Le vent chante tout seul, écoutez sa chanson,  
Il dit : « Je veux, moi vent, moi le vent sans maison,  
Me reposer en toi guitare aux belles hanches.  
Et toi tu nageras comme un poisson  
Au ventre blanc dans ce ruisseau de sons.  
À la harpe des bois j'arrache un chant sauvage,  
Des grands troncs creux je tire un cri de bête,  
La mer pleine de morts me rend un son de fête,  
Je fais hurler comme des chiens tous les rivages,  
Siffler les murs malchanceux et les toits.  
Ma voix, ma propre voix  
Vide de moi, riche de tant de choses,  
Je la retrouve en toi guitare, en toi.  
Aussi faut-il qu'en ton berceau je me repose. »



# ODE AU VENT D'OUEST

(extrait)

Ô sauvage vent d'ouest, souffle même de l'automne

Âme sauvage qui te meut par tout l'espace

Ô destructeur et vivificateur, écoute, ô écoute !

Ô irrésistible ! — Si seulement

Je pouvais redevenir ce que j'étais dans mon enfance,

Camarade de ton vagabondage à travers l'espace,

Alors que surpasser ta vitesse céleste

Semblait à peine une folie, jamais je ne me serais débattu,

Jamais Je ne t'aurais supplié comme je fais dans ma détresse,

Oh ! soulève-moi comme une vague, comme une feuille, comme un nuage.

Je m'affaisse sur les épines de la vie ! Je saigne !

Le poids trop lourd des heures a paralysé, a courbé

Un être qui te ressemblait trop, Indompté, rapide et fier.

Fais de moi ta lyre, fais-moi chanter comme la forêt !

Et quand bien même mes feuilles tomberaient comme tombent les tiennes !

Le tumulte de tes puissantes harmonies

Fera sortir de moi comme d'elle une musique profonde, automnale.

Douce bien que si triste. Âme ardente,

Sois mon âme ! sois moi-même, ô Impétueux.



# Le Vent

Il fait grand vent, le ciel roule de grosses voix,  
Des géants de vapeur y semblent se poursuivre,  
Les feuilles mortes fuient avec un bruit de cuivre,  
On ne sait quel troupeau hurle à travers les bois

Et je ferme les yeux et j'écoute. Or je crois  
Oùir l'après combat qui nuit et jour, se livre :  
Cris de ceux qu'on enchaîne et de ceux qu'on délivre,  
Rumeur de liberté, son du bronze des rois ...

Mais je laisse aujourd'hui le grand vent de l'histoire  
Secouer l'écheveau confus de ma mémoire  
Sans qu'il éveille en moi des regrets ni des vœux,

Comme je laisse errer cette vaine tempête  
Qui passe furieuse en flagellant ma tête  
Et ne peut, rien sur moi qu'agiter mes cheveux.



# La mouette

Aux coups de feu la mouette  
N'a pas changé de chemin,  
Et sa brune silhouette  
Sur le ciel rose et carmin  
Se découpe nette.

Par le seul appui du vent  
Majestueuse elle plane,  
Puis doucement, doucement,  
Dans la brume diaphane  
S'incline en avant.

Et glisse de telle sorte,  
Qu'elle va choir où l'on voit  
L'horizon fermer sa porte.  
Elle baisse, baisse et choit.  
La mouette est morte.



# CHANSON DE LA ROSE DES VENTS

C'est le vent du Sud qui fait l'amour aux scabieuses  
C'est le vent du Sud qui fait l'amour au soleil

C'est le vent du Nord qui fait la mort à la terre  
C'est le vent du Nord qui fait la mort à l'amour

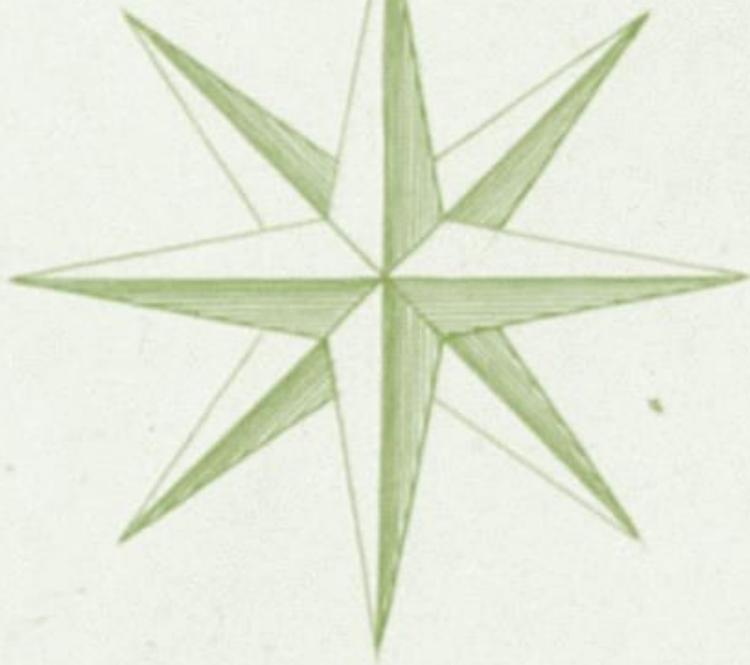
C'est le vent d'Ouest qui fait le songe à la mer  
C'est le vent d'Ouest qui fait le songe au sommeil

Et c'est le vent d'Est qui fait le jour à la nuit  
Et c'est le vent d'Est qui fait le jour à la vie

NORD



EST



OUEST

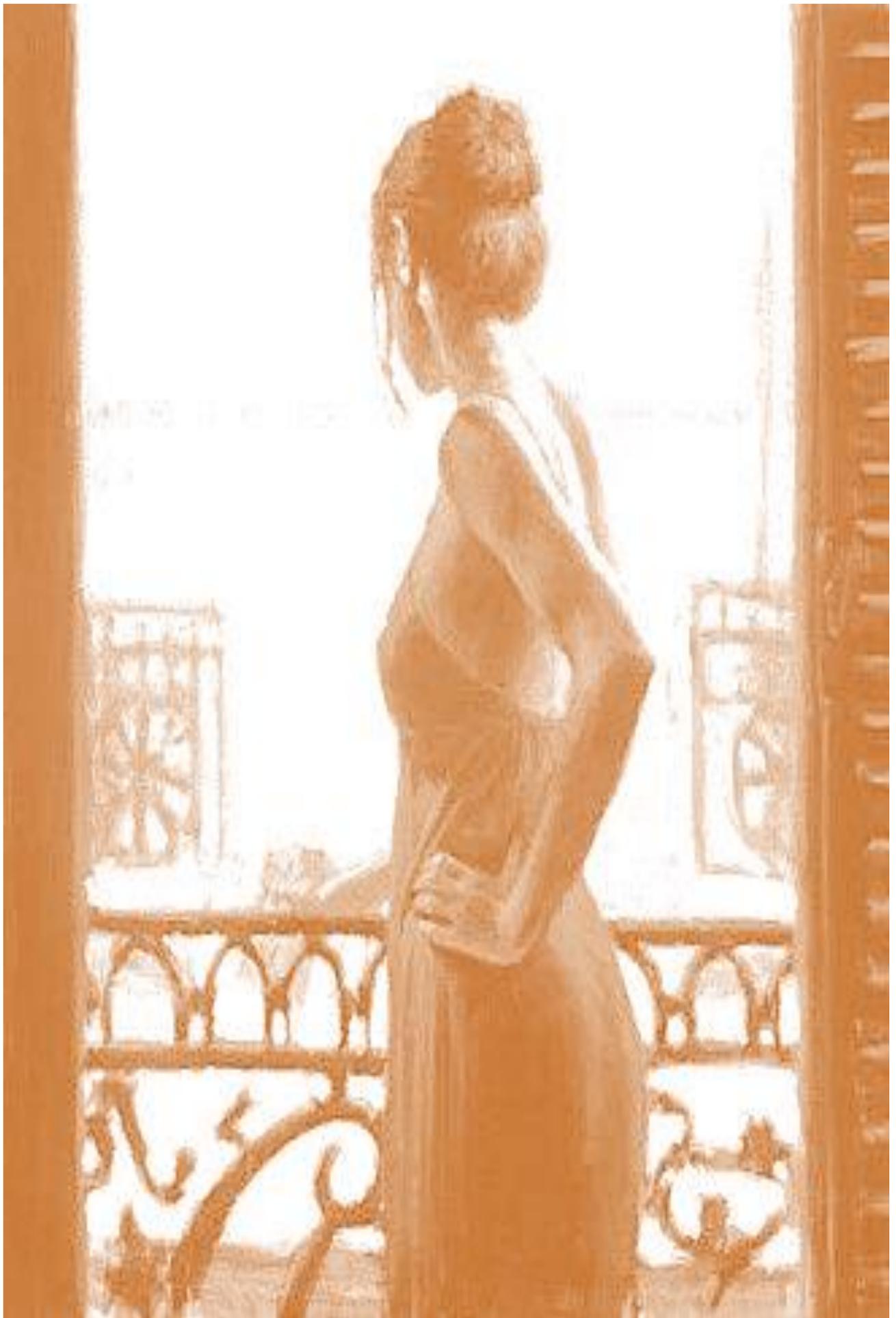
SUD

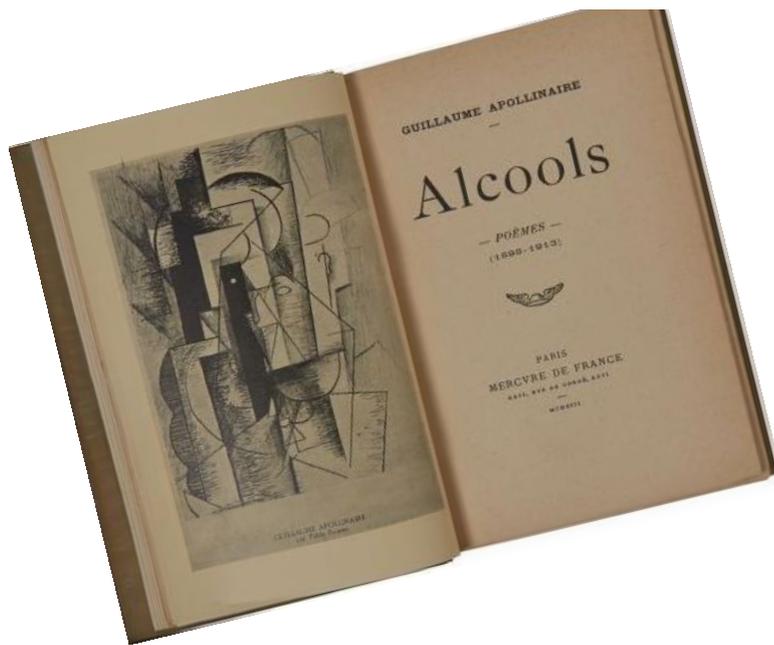
# DAME AU BALCON

Soudain, elle apparaît, enveloppée de vent,  
claire dans la clarté, arrachée, semble-t-il,  
et sa chambre, taillée en biseau,  
remplit la porte derrière elle,

sombre comme le champ d'un camée  
dont les bords sont frangés de lumière ;  
et tu as l'impression que le soir n'était pas  
avant qu'elle apparût pour, sur la balustrade,

déposer encore un peu d'elle-même :  
les mains encore — afin d'être légère :  
comme offerte au ciel par les files  
de maisons, mobile à tous les vents.





## LE VENT NOCTURNE

Oh ! les cimes des pins grincent en se heurtant  
Et l'on entend aussi se lamenter l'autan  
Et du fleuve prochain à grand'voix triomphales  
Les elfes rira au vent ou corner aux rafales  
Attys Attys Attys charmant et débraillé  
C'est ton nom qu'en la nuit les elfes ont raillé  
Parce qu'un de tes pins s'abat au vent gothique  
La forêt fuit au loin comme une armée antique  
Dont les lances ô pins s'agitent au tournant  
Les villages éteints méditent maintenant  
Comme les vierges les vieillards et les poètes  
Et ne s'éveilleront au pas de nul venant  
Ni quand sur leurs pigeons fondront les gypaètes.

# BALLADE DU SILENCE CRAINTIF

Ici, quand le vent meurt,  
les mots défontent.  
Et le moulin ne parle plus.  
Et les arbres ne parlent plus.  
Et les chevaux ne parlent plus.  
Et les brebis ne parlent plus.

Se tait le fleuve.  
Se tait le ciel.  
Se tait l'oiseau.  
Et se tait le perroquet vert.  
Et, là-haut, se tait le soleil.

Se tait la grive.  
Se tait le caïman.  
Se tait l'iguane.  
Et se tait le serpent.  
Et, en bas, se tait l'ombre.

Se tait tout le marais.  
Se tait tout le vallon.  
Et se tait même la colombe  
qui au grand jamais ne se tait.

Et l'homme, toujours silencieux,  
de peur, se met à parler.



## Le vent froid de la nuit

Le vent froid de la nuit souffle à travers les branches  
Et casse par moments les rameaux desséchés ;  
La neige, sur la plaine où les morts sont couchés,  
Comme un suaire étend au loin ses nappes blanches.

En ligne noire, au bord de l'étroit horizon,  
Un long vol de corbeaux passe en rasant la terre,  
Et quelques chiens, creusant un tertre solitaire,  
Entrechoquent les os dans le rude gazon.

J'entends gémir les morts sous les herbes froissées.  
Ô pâles habitants de la nuit sans réveil,  
Quel amer souvenir, troublant votre sommeil,  
S'échappe en lourds sanglots de vos lèvres glacées ?

Oubliez, oubliez ! Vos cœurs sont consumés ;  
De sang et de chaleur vos artères sont vides.  
Ô morts, morts bienheureux, en proie aux vers avides,  
Souvenez-vous plutôt de la vie, et dormez !

Ah ! dans vos lits profonds quand je pourrai descendre,  
Comme un forçat vieilli qui voit tomber ses fers,  
Que j'aimerais sentir, libre des maux soufferts,  
Ce qui fut moi rentrer dans la commune cendre !

Mais, ô songe ! Les morts se taisent dans leur nuit.  
C'est le vent, c'est l'effort des chiens à leur pâture,  
C'est ton morne soupir, implacable nature !  
C'est mon cœur ulcéré qui pleure et qui gémit.

Tais-toi. Le ciel est sourd, la terre te dédaigne.  
À quoi bon tant de pleurs si tu ne peux guérir ?  
Sois comme un loup blessé qui se tait pour mourir,  
Et qui mord le couteau, de sa gueule qui saigne.

Encore une torture, encore un battement.  
Puis, rien. La terre s'ouvre, un peu de chair y tombe ;  
Et l'herbe de l'oubli, cachant bientôt la tombe,  
Sur tant de vanité croît éternellement.

## L'aigu bruissement

L'aigu bruissement des ruches naturelles,  
Parmi les tamarins et les manguiers épais,  
Se mêlait, tournoyant dans l'air subtil et frais,  
À la vibration lente des bambous grêles  
Où le matin joyeux dardait l'or de ses rais.

Le vent léger du large, en longues nappes roses  
Dont la houle indécise avivait la couleur,  
Remuait les maïs et les cannes en fleur,  
Et caressait au vol, des vétivers aux roses,  
L'oiseau bleu de la Vierge et l'oiselet siffleur.

L'eau vive qui filtrait sous les mousses profondes  
À l'ombre des safrans sauvages et des lys,  
Tintait dans les bassins d'un bleu céleste emplis,  
Et les ramiers chanteurs et les colombes blondes  
Pour y boire ployaient leurs beaux cols assouplis.

La mer calme, d'argent et d'azur irisée,  
D'un murmure amoureux saluait le soleil ;  
Les taureaux d'Antongil, au sortir du sommeil,  
Hausant leurs mufles noirs humides de rosée,  
Mugissaient doucement vers l'Orient vermeil.

Tout n'était que lumière, amour, joie, harmonie ;  
Et moi, bien qu'ébloui de ce monde charmant,  
J'avais au fond du cœur comme un gémissement,  
Un douloureux soupir, une plainte infinie,  
Très lointaine et très vague et triste amèrement.

C'est que devant ta grâce et ta beauté, Nature !  
Enfant qui n'avais rien souffert ni deviné,  
Je sentais croître en moi l'homme prédestiné,  
Et je pleurais, saisi de l'angoisse future,  
Épouvanté de vivre, hélas ! et d'être né.

## De la douceur de ce monde

Sur cette terre, parcourue par un vent froid,  
Un Jour, vous êtes, tous, arrivés nus comme un petit enfant,  
Grelottant et qui ne possède rien.



Puis, une femme vous donna un lange.  
On ne vous avait pas appelés. On voulait vous ignorer.  
On n'était pas venu vous chercher en voiture.  
Ici sur cette terre, vous étiez des inconnus.  
Puis, un homme, un beau jour, vous prit par la main.

Le monde ne vous doit rien :  
Si vous voulez partir, personne ne vous retient.  
Vous ressembliez à beaucoup d'autres enfants.  
Nombreux sont ceux qui vous ont pleurés.

Cette terre, parcourue par un vent froid  
Vous la quitterez, tous, couverts de croûtes et de gale.  
Vous saurez que vous avez aimé ce monde  
Lorsqu'on vous jettera deux poignées de terre.

# Le vent fripon



Un coup de vent fripon retrousse les jupons,  
même il gonfle les toiles  
dont la plage s'étoile.

Hé ! voici qu'une tente fait de l'aéro-plage !  
Le voyage me tente.  
Accrochons-nous ! J'enrage,

impossible : c'est moi qui la dessine  
et peins, d'une main,  
les cinq doigts de l'autre à mon pépin.

Tente, reste ici-bas ! montre à tous ta grande âme !  
résiste ! et que ce mât fasse au vent qui t'acclame  
claquer son oriflamme !

## Le vent



Ce n'était pas  
Une aile d'oiseau.

C'était une feuille  
Qui battait au vent.

Seulement,  
Il n'y avait pas de vent.

S'il faut rendre compte  
Des beautés du monde,

On n'oubliera pas  
Les moulins à vent

Que le vent détraque  
Et qui nous oublie

Pour le vent,  
l'aurore et la liberté.



## PHÉBUS ET BORÉE

Borée et le Soleil virent un voyageur  
Qui s'était muni par bonheur  
Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,  
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :  
Il pleut ; le soleil luit ; et l'écharpe d'Irès  
Rend ceux qui sortent avertis  
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire.  
Les Latins les nommaient douteux pour cette affaire.  
Notre homme s'était donc à la pluie attendu :  
Bon manteau bien doublé ; bonne étoffe bien forte.  
« Celui-ci, dit le vent, prétend avoir pourvu  
À tous les accidents ; mais il n'a pas prévu  
Que je saurai souffler de sorte  
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,  
Que le manteau s'en aille au diable.  
L'ébattement pourrait nous en être agréable :  
Vous plaît-il de l'avoir ? — Eh bien, gageons nous deux  
Dit Phébus sans tant de paroles,  
À qui plutôt aura dégarni les épaules  
Du cavalier que nous voyons.  
Commencez. Je vous laisse obscurcir mes rayons. »  
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage  
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,  
Fait un vacarme de démon,  
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage  
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau ;  
Le tout au sujet d'un manteau.  
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage  
Ne se pût engouffrer dedans.  
Cela le préserva, le vent perdit son temps :  
Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme ;  
Il eut beau faire agir le collet et les plis.  
Sitôt qu'il fut au bout du terme  
Qu'à la gageure on avait mis,  
Le soleil dissipe la nue  
Récrée, et puis pénètre enfin le cavalier,  
Sous son balandras fait qu'il sue,  
Le contraint de s'en dépouiller.  
Encore n'usa-t-il pas de toute sa puissance.  
Plus fait douceur que violence.

PHÉBUS ET BORÉE. Fable CVI.

# PROMENADES DANS LES ROCHERS

(extrait)

Sérénité de tout ! majesté ! force et grâce !  
La voile rentre au port et les oiseaux aux nids.  
Tout va se reposer, et j'entends dans l'espace  
Palpiter vaguement des baisers infinis.

Le vent courbe les joncs sur le rocher superbe,  
Et de l'enfant qui chante il emporte la voix.  
Ô vent ! que vous courbez à la fois de brins d'herbe  
Et que vous emportez de chansons à la fois !

Qu'importe ! Ici tout berce, et rassure, et caresse.  
Plus d'ombre dans le cœur ! plus de soucis amers !  
Une ineffable paix monte et descend sans cesse  
Du bleu profond de l'âme au bleu profond des mers.



# 风雨夜

## NUIT DE PLUIE ET DE VENT

(extrait)

Le grand vent furieux secoue les arbres et les sorghos, gronde, gronde  
La pluie serrée cingle. La pluie qui gronde gronde.  
Nous face au vent contre la pluie  
Sommes l'armée qui va de l'avant, grondant, grondant.

À quoi bon ton fracas, nuit pleine de trous noirs ?  
Nous fourrons au filet l'armée trente-deux, l'armée soixante-six  
Et quand nous aurons tiré le lacet,  
Nous mettrons à mort l'ennemi coincé au Mont des Moutons.

Alors tu pourras, vent, partir bien loin d'ici annoncer la nouvelle.  
Alors tu pourras, nuit, secouer la poudre de canon qui nous colle au corps,

Alors tu pourras tonnerre cogner le grand tambour de la victoire  
Sur les talons des ennemis en débandade.

*Yan-Yi, poète chinois*

# Mer sous le vent

L'océan sonore  
Palpite sous l'œil  
De la lune en deuil  
Et palpite encore,

Tandis qu'un éclair  
Brutal et sinistre  
Tend le ciel de bistre  
D'un long zig-zag clair,

Et que chaque lame  
En bonds convulsifs,  
Le long des récifs  
Va, vient, luit et clame,

Et qu'au firmament,  
Où l'ouragan erre,  
Rugit le tonnerre  
Formidablement.



# Au vent d'automne

Passes dans les rameaux desséchés, vent d'automne,  
Dans l'ombre, enivre-toi de leur parfum amer ;  
Berce entre les ifs noirs la lune monotone,  
Fais murmurer sans fin la nuit comme une mer.

Avive dans le ciel les étoiles tremblantes,  
Dispense follement la poudre du chemin,  
Fais onduler sur les coteaux les herbes lentes  
Comme un grand dos soyeux que caresse la main.

Tonne, gémis, décrois, murmure, gronde encore,  
Au loin avec la voix mystérieuse : meurs  
Renaiss, déferle ainsi qu'une vague sonore,  
Remplis enfin la nuit d'éternelles rumeurs.

# Le Chêne et le Roseau



Le Chêne un jour dit au Roseau :  
"Vous avez bien sujet d'accuser la Nature ;  
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.  
Le moindre vent, qui d'aventure  
Fait rider la face de l'eau,  
Vous oblige à baisser la tête :  
Cependant que mon front, au Caucase pareil,  
Non content d'arrêter les rayons du soleil,  
Brave l'effort de la tempête.  
Tout vous est Aquilon, tout me semble Zéphyr.  
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage  
Dont je couvre le voisinage,  
Vous n'auriez pas tant à souffrir :  
Je vous défendrais de l'orage ;  
Mais vous naissez le plus souvent  
Sur les humides bords des Royaumes du vent.  
La nature envers vous me semble bien injuste.  
- Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,  
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.  
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.  
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici  
Contre leurs coups épouvantables  
Résisté sans courber le dos ;  
Mais attendons la fin. "Comme il disait ces mots,  
Du bout de l'horizon accourt avec furie  
Le plus terrible des enfants  
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.  
L'Arbre tient bon ; le Roseau plie.  
Le vent redouble ses efforts,  
Et fait si bien qu'il déracine  
Celui de qui la tête au Ciel était voisine  
Et dont les pieds touchaient à l'Empire des Morts.

Quand  
l'enfant  
dans le jardin, le vent  
rit oublie tous  
ses tourments.

Quand  
l'enfant  
rêve au  
jour le prochain  
temps un  
court s'arrête  
instant.

Le soleil alors résonne  
de mille mots cachés.